

« GOUVERNEURS DE LA ROSÉE » LU AVEC MICHEL SERRES

P. Jorel François, op

Moun - Revue de philosophie 6 (2007) 41-69

**Liminaire**

Le texte que nous reproduisons ci-dessous a été publié en 1974 <sup>1</sup>. Il est pourtant d'une actualité telle qu'il nous paraît être l'un des plus vibrants hommages que l'on puisse rendre à Jacques Roumain (1907-1944) en cette année du centenaire de sa naissance. Ce qui suit a pour but de le présenter tout en se voulant une réflexion résultant d'un dialogue à interlocuteurs variables. Dialogue d'une part avec ce que pense Michel Serres du *Gouverneurs de la Rosée* de Jacques Roumain, et d'autre part dialogue avec quelques aspects de la réalité de l'Haïti d'aujourd'hui – de l'Haïti de toujours ? Et en fin de compte, dialogue impliquant Jacques Roumain lui-même puisque tout ceci se fait à partir de son roman.

Mis à part le commentaire final que la lecture de Michel Serres nous a occasionné autour de l'origine de la religion, il nous semble que nous pouvons tout à fait souscrire à l'approche qu'il a faite de cette œuvre maîtresse de Jacques Roumain.

Philosophe bien connu en France et aux États-Unis d'Amérique, Michel Serres est né en 1930. Il est agrégé de philosophie et docteur ès Lettres. Son champ de recherche recouvre l'histoire de la philosophie et des sciences. Dépasser la pensée schématique occidentale en cherchant à intégrer les savoirs est, nous semble-t-il, l'une des contributions majeures de sa pensée à la culture contemporaine. On peut alors l'inscrire au nombre des postmodernes qui contestent pour ainsi dire le réductionnisme du cogito cartésien et même plus en amont, celui du tiers exclus. Depuis 1990, Michel Serres est membre de l'Académie française.

---

<sup>1</sup> Cf. plus loin pp. 71-96 : Michel Serres, *Hermès III : La traduction*, Paris, Les éditions de Minuit, 1974, pp. 243-268.

Le texte que nous reproduisons provient du troisième tome d'un corpus de cinq livres, intitulé *Hermès*<sup>2</sup>, numérotés de I à V<sup>3</sup>, tous traitant de l'herméneutique, incontournable en philosophie, en droit, en littérature... depuis les travaux de Hans-Georg Gadamer (1900-2002)<sup>4</sup>. *Hermès III* est composé de quatre chapitres. Le premier chapitre s'intitule « Les sciences », le deuxième « La philosophie », le troisième « La peinture » et le dernier, « La terre ». À partir du phénomène de la traduction, l'auteur dialogue avec des hommes de sciences tel Jacques Monod (1910-1976), des peintres comme Johannes Vermeer (1631-1675), des penseurs éponymes des courants de la philosophie moderne et contemporaine comme René Descartes (1596-1650). Un dialogue qui se fait sur le fond de toute l'histoire de la pensée occidentale. C'est donc aux côtés de Descartes, de Leibniz (1646-1716), d'Auguste Comte (1798-1857), et d'autres grands de l'histoire de la pensée occidentale que Jacques Roumain est cité. Toute la quatrième partie du livre est consacrée à son œuvre posthume: *Gouverneurs de la rosée*.

Michel Serres salue en Jacques Roumain le pionnier d'une littérature nouvelle. Une littérature du Sud, qui s'est – peut-être – appropriée l'outillage conceptuel de l'Occident sans pourtant répéter le modèle. Une littérature qui a su trouver sa voie. Une littérature vivante où les mots disent les choses.

### ***1. Sur fond de Fonds-Rouge***

Le roman, comme chacun sait, fut écrit dans un contexte où une bonne partie de l'intelligentsia française, haïtienne et du monde entier, soutenait les idées marxistes. Qu'on se rappelle Anatole France (1844-1924), André Gide (1869-1951), Louis Aragon (1897-1982), Jean-Paul Sartre (1905-1980), Raymond Aron (1905-1983) en France et en Haïti, Jacques Stephen Alexis (1922-1961), René Dépestre (1926) par exemple et bien avant ces derniers : Jacques Roumain. Tous voulaient un monde nouveau et cette nouveauté,

<sup>2</sup> Titre éponyme du dieu grec dont le nom signifie messager, traducteur, interprète.

<sup>3</sup> M. Serres, *Hermès I : La communication; II : L'interférence; III : La traduction; IV : La distribution; V : Le passage du Nord-Ouest*, Paris, Les éditions de Minuit, 1969-1980.

<sup>4</sup> Signalons *Vérité et méthode*, son ouvrage fondamental paru en 1960 où Gadamer dénonce, notamment chez les Modernes, la prédominance de la méthode sur la vérité.

croyaient-ils, ne pouvait venir qu'avec l'avènement du socialisme. À travers Manuel Jean-Joseph, protagoniste du *Gouverneurs de la Rosée*, Roumain voulait un changement pour Fonds-Rouge – Haïti en modèle réduit<sup>5</sup>. Communiste, fondateur du premier Parti Communiste Haïtien, la thèse de son roman est naturellement marxiste. Par le fait même, elle se veut scientifique et moderne. Elle s'inscrit alors dans ce parti pris intellectuel de l'époque. La réalité doit se plier aux lois de la raison qui cherche à la domestiquer, à la maîtriser. La science, contrairement aux idées reçues, contrairement aux incantations religieuses, est ce qui doit conduire la race humaine au progrès. Les théories sont là, il n'importe que de les appliquer, d'autant plus qu'elles ont « fait leur preuve » et ont donné des « résultats » ailleurs.

Pourtant, c'est justement au moment où il faut appliquer cette thèse rationaliste, dogme de la modernité, du scientisme, qu'elle butte contre l'atavisme du milieu haïtien symbolisé par la paysannerie. Jacques Roumain, à l'exemple des patrons et les coupeurs de canne à Cuba<sup>6</sup>, n'eût d'autre choix que de s'asseoir autour d'une table de négociation, et de *cum-ponere*, de composer, de causer avec elle. Le roman qui se voulait antireligieux, peut-être même anti-chrétien, en tout cas manifestement anti-*vodou*<sup>7</sup>, se voit alors traversé tant par l'un – le christianisme – que par l'autre – le vodou.

---

<sup>5</sup> Le Docteur Eddy Arnold Jean écrit : « À travers Fonds-Rouge se trouvent en filigrane Haïti, l'humanité des exploités ». Eddy Arnold Jean, *Le XX<sup>e</sup> siècle haïtien*, Port-au-Prince, Éditions Haïti-Demain, 2002, p. 127.

<sup>6</sup> Cf. Jacques Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, Port-au-Prince, Fardin, 2003, pp. 98-100.

<sup>7</sup> Nous choisissons cette orthographe plus fidèle à l'étymologie africaine du mot que l'orthographe vaudou. Composé de deux termes : « vo » et « dû », le mot appartient à la langue fon du Dahomey – l'actuelle république du Bénin. Il désigne tout ce qui est mystérieux pour les hommes et renvoie alors au divin (cf. Claudine Michel, *Aspects éducatifs et moraux du vodou haïtien*, Port-au-Prince, Le Natal, 1995, p. 23). D'autres mots comme *hounsi*, *hogan* ou *honmfô*, présents dans le répertoire langagier du vodou haïtien sont également dahoméens d'origine.

Il nous semble qu'il faut distinguer, dans le vodou haïtien, un aspect religieux et un autre culturel. Tandis que l'aspect culturel embrasse tout ce qui a trait au folklore, à la danse, la musique, bref à la production artistique, l'aspect religieux englobe tout ce qui tourne autour du culte, du rapport aux esprits. En tant que religion, le vodou touche une quantité importante d'Haïtiens, mais pas tous. Il n'est pas honnête de penser qu'être haïtien équivaldrait à être un adepte du vodou. Néanmoins, il nous semble que, Haïtiens, nous sommes tous plus ou moins sensibles au vodou dans sa dimension culturelle.

De l'enchaînement des causes aux effets, de la volonté de maîtriser le réel, on passe au symbolisme religieux, au lyrisme poétique.

La thèse se double de son anti-thèse, d'une approche qui est tout sauf « scientifique ».

D'un côté le monde des humains, de la science, d'un autre côté, celui de Dieu ou des esprits, de la Providence. D'un côté, le rythme des saisons, les nuages qui font tomber la pluie et d'un autre, le travail acharné de l'homme<sup>8</sup>. Ce dernier est invité à conquérir ce que le ciel lui refuse tout en continuant, du moins, en tolérant, par respect pour les traditions, que quelques poulets soient égorgés et la terre, imbibée de quelques gouttes de café ou de rhum, en l'honneur d'esprits... impuissants ou incléments, vraisemblablement incapables de donner ce qui leur est demandé.

Le héros, Manuel Jean-Joseph, tel le Messie, est d'ici sans être tout à fait d'ici. Il est du milieu et pourtant il vient d'ailleurs. Venu d'ailleurs, il est un étranger, un dépaycé, un homme de ville. Il arrive du pays de l'invention de l'histoire, de la politique, du capital, du lucre, de la civilisation industrielle, de la frénésie du changement, de la vitesse, de l'athéisme de masse.

Il est en même temps d'ici. Voilà quinze ans, il était à Fonds-Rouge<sup>9</sup>. Il est né ici, il a grandi ici. Il était parti certes, mais il était et il est resté l'homme du terroir, du monde du corps à corps avec la terre<sup>10</sup>, de l'invention des cultes agraires, des grandes célébrations *vodou*, du monde des inerties, du pareil au même, de la résignation, des attaches aux ancêtres, à sa région, à son *lakou*<sup>11</sup>, aux *loa*<sup>12</sup>.

<sup>8</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, pp. 42-43.

<sup>9</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, pp. 32-33.

<sup>10</sup> « Je suis planté dans cette terre, je suis lié à cette terre », se dit Manuel en lui-même. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 56.

<sup>11</sup> Regroupement de maisons.

<sup>12</sup> Esprits-lares. Nous n'avons pas mis « dieux » car le vodou haïtien s'accommode le monothéisme (voir par exemple Antoine Innocent, *Mimola ou l'histoire d'une cassette*, Port-au-Prince, Fardin, 1999, p. 18). Les esprits ou *loa* assimilés iconographiquement aux anges et aux saints, sont considérés comme des médiateurs entre Dieu et les hommes. Le Dieu vodou est un peu comme celui d'Aristote : il est éloigné de la terre et ne se mêle pas des affaires des hommes. Aussi les vodouisants, entendons les adeptes du vodou, recourent-ils à ses messagers : les esprits, les anges, comme ils disent,

La majorité des Haïtiens sont des paysans, tout au moins dans leur esprit. Tels des arbres, ils sont attachés à leurs racines, à leur région<sup>13</sup>. Besoin viscéral d'avoir des repères géographiques. Fixisme. Refus obstiné de bouger. D'avancer. Crainte légendaire de se perdre – au carrefour. Nous ne partons pas, ou s'il nous arrive de partir, nous *partons* sans partir. Nous reconstituons ailleurs le ghetto. Pêle-mêle. Sans coordination. Sans organisation. Transhumance, nomadisme : habitudes propres aux peuples de pasteurs. Des milieux désertiques. Mœurs orientales étrangères à notre mentalité de sédentaires. À notre économie « agricole ».

Il faut que nous soyons ici, à Fonds-Rouge, comme attachés à un pieu, entre nous, enchaînés, rivés à la cale du navire qui nous transportait, de la cale à l'Habitation du colon, à la Terre de chez nous. Avec les mêmes rengaines, les mêmes clichés, les mêmes cancans, les mêmes habitudes. Nous partons sans partir. Et s'il est vrai que nous étions partis, dix ans, quinze ans, cinquante ans après, il faut que nous retrouvions le chemin du retour. Papa Legba est là pour nous l'indiquer<sup>14</sup>. Pour nous ouvrir la barrière. La route. Il faut que nous revenions. Pour une libation. Comme pour entretenir le traumatisme de l'esclavage, ou conjurer l'arrachement. Saluer la terre, honorer l'arbre du nombril. La pierre sous laquelle est enterré le *manman-vant*<sup>15</sup>. Les *loa* de la famille, les esprits de la Nation.

Animisme? Michel Serres regrette le mot. Certains penseurs africains aussi. Reprenons-le, en attendant qu'un autre soit inventé. Il n'y a pas plus vodou, nous semble-t-il, que cet attachement à la terre, aux racines, à la région de sa naissance, au *lakou*, au son du

---

qui leur sont proches, et qui leur sont tantôt favorables, tantôt défavorables selon qu'ils s'estiment bien honorés ou non.

<sup>13</sup> Manuel a beau faire des détours, il est resté quinze ans à Cuba, le revoilà à Fonds-Rouge (cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 32). Délira le regarde s'en aller dans les mornes. Certes elle éprouve quelques craintes, mais elle sait qu'il ne peut s'en aller à tout jamais (*ibid.*, p. 111). Les habitants abandonnent le village, qui pour la République Dominicaine, qui pour le bourg-jardin le plus proche (nous reviendrons sur ce terme). Bienaimé, confiant, sait qu'ils reviendront : « Le cheval connaît la longueur de sa corde » (*ibid.*, p. 115). Pareil pour Destine qui vient annoncer son départ: « Prends courage, Destine, tu retourneras », lui fait savoir Délira (*ibid.*, p. 127).

<sup>14</sup> Legba est, dans le vodou haïtien, l'esprit des carrefours.

<sup>15</sup> Placenta.

tam-tam qui nous fend la poitrine, nous démange, et qui nous suit jusqu'à la transe, jusqu'au délire...

La terre est desséchée. Les arbres sont massacrés. L'agriculture menacée. Et avec elle, la culture. Le soleil brille, grille tout ce qui est vert, tout ce qui est vie. Les Haïtiens, pardon, les Habitants de Fonds-Rouge, divisés entre eux, burinés par la haine, les haines tribales de l'humain de toujours, de l'Afrique d'antan <sup>16</sup>, les haines de la colonie de Saint-Domingue à l'Haïti d'aujourd'hui, du nègre *bossal* vis-à-vis du nègre créole <sup>17</sup> ou du nègre-feuille vis-à-vis du nègre-la-cour <sup>18</sup>, l'un armé de sa serpette, l'autre de son fouet de commandeur, les yeux levés vers le ciel, dans les temples, jeûnent, chantent, dans les péristyles et les rues défoncées, au rythme du tambour assotor ou des grosses caisses pentecôtistes, dansent le *calenda* ou le calypso, le rara ou le carnaval, crachent en l'air, font des libations, la conscience tranquille, la conscience tranquillement endormie, en attendant un miracle.

Un miracle du ciel. De la part des pays du Nord. Ces États qui n'ont pas applaudi à notre Indépendance. Qui ont tout fait pour saborder notre émergence. Ces pays qui se disent pourtant nos « amis ». Qui l'ont toujours été et qui sont toujours là, à nos côtés, pour nous « aider ». Comme ils l'ont toujours fait. Ils l'ont tellement « bien fait » que nous ne devrions plus avoir besoin d'eux. Ils nous ont « aidé » à pouvoir nous « passer » d'eux. À nous « structurer ». À voler de nos « propres » ailes. Ils nous ont « éclairé » la lanterne. « Ouvert » l'esprit. « Civilisés ». « Sauvés ».

Pourtant nous avons encore besoin d'être sauvés. Sinon, « nous mourrons tous » <sup>19</sup>, étouffés par le chômage érigé en système, sub-

---

<sup>16</sup> *Depi nan Ginen nèg rayi nèg*, dit le proverbe créole, les Nègres se détestent bien avant même qu'ils ne soient arrivés en Haïti. Cette haine, que l'on dit haïtienne, n'est pas quelque chose qui nous serait propre, mais une réalité qui relève de l'humain en général. À remarquer que les prédicateurs de missions anti-superstitieuses aimaient plutôt dire : « *depì nan Jezou-Kri nèg renmen nèg* », en Jésus Christ, nous nous aimons tous. Nous attendons avec impatience le livre de Suze M. Mathieu, *Depi nan Ginen nèg renmen nèg*, les Nègres s'aiment bien avant d'être arrivés en Haïti. Il sera une contribution certaine dans les efforts déployés pour agir sur les mentalités, essayer de nous aider ensemble à nous ouvrir et qui sait, à secouer nos inerties.

<sup>17</sup> a) Esclave fraîchement arrivé dans la colonie de Saint-Domingue b) esclave né dans la colonie.

<sup>18</sup> a) Habitant du pays profond b) paysan éveillé et instruit.

<sup>19</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 13.

mergés par les rivières de boue qui nous viennent de nos mornes déboisés. Nos « villes » ne sont pas drainées. Nos routes, des sentiers scabreux. Tout est à faire et pourtant Haïti, nous clame-ton, n'a pas de « capacité d'absorption ».

Premier pays électrifié de la Caraïbe, aujourd'hui nous ne savons plus ce que c'est que l'énergie électrique. L'État ne semble plus avoir de ressources pour nous en fournir... Puisqu'il faut garder la tête hors de l'eau, se tenir au diapason du confort moderne avec des moyens limités, mal gérés, chacun alors se débrouille. Solutions de fortune. Nécessité pratique. Échappatoire égoïste. Des groupes électrogènes par-ci, des groupes électrogènes par là. Presque chaque maison individuelle, un central thermoélectrique. Pollution sonore. Risques incalculables d'incendie. Dépenses folles. Gaspillage.

Nous mourrons tous. Nous ne savons plus comment planter des arbres. Parce que, malgré cette fidélité apparente à la terre, aux coutumes, nous ne sommes plus tout à fait des nègres de Fonds-Rouge, des nègres d'Afrique, des paysans. Nos terres émiettées, délavées ne pouvant plus nous contenir – l'explosion démographique aidant –, nous avons refusé d'être haïtiens, c'est-à-dire des nègres-mornes, des nègres-feuilles<sup>20</sup>. Quoique à la campagne, dans l'obscurité, dans l'obscurantisme, le traditionalisme, le fixisme, nous sommes des « citadins ». Nous avons tous ou presque une mentalité de « citadin ». Nous avons trop bien intégré les leçons des pays amis. Qui ont acheté nos campêches<sup>21</sup>. Organisé l'extinction de notre cheptel porcin. Les amis qui nous ont aidés à en finir avec nos mapous<sup>22</sup>.

Nos ancêtres savaient planter des arbres. Eux, étaient des nègres de Fonds-Rouge, des Haïtiens, des paysans. Des vrais. Des nègres-gros-orteils<sup>23</sup>. Des « ignares ». Aussi savaient-ils qu'avant d'abat-

---

<sup>20</sup> Haïti ne signifie-t-elle pas « terre haute, terre montagneuse » ?

<sup>21</sup> Le campêche est apparenté au *haematoxylon*. *Haematoxylon campechianum* est son nom scientifique. Il était très recherché pour la confection des meubles à cause de sa consistance et de sa dureté. On l'utilisait aussi dans la fabrication de la teinture. Haïti exportait massivement ce bois vers les pays du Nord.

<sup>22</sup> De son nom scientifique, *Ceiba pentandra*, le kapokier *Ceiba*, ou encore le mapou, est un arbre gigantesque qu'on ne trouvait pratiquement qu'en Haïti. La mentalité populaire veut qu'il serve de reposoir aux loa. Aussi était-il à la fois vénéré et redouté.

<sup>23</sup> Des va-nu-pieds incultes, non civilisés.

tre un arbre, il fallait en planter plusieurs. Ils aimaient la terre, nos ancêtres. Ils avaient combattu et même payé pour l'avoir. Ils savaient rester sur leur terre. Ils l'habitaient vraiment. Leur sueur et leur sang se sont mêlés à elle.

Nous autres, nous avons déserté la terre. Ses saignements, son épuisement, nous ont poussés à lui tourner le dos. Nous voilà désormais des gens d'ailleurs, des gens de ville. Des villes-père<sup>24</sup>, des bidonvilles, des bourgs-jardins<sup>25</sup>, mais des gens de ville. « Civilisés ». « Connaisseurs ». Nous avons fait des classes. La ville qui ne nous a pas accueillis nous a pourtant tourné la tête. En conséquence, nous sommes tous, ou presque, en voie de devenir des colons, des prédateurs, des goujats. Des calculateurs, ennemis du genre humain, de la nature, de l'environnement.

Les colons ne respectent pas la vie. Pas celle du nègre. Du chien, peut-être. Ils ne respectent pas l'environnement, les colons. Pas celui du pays qui n'est pas le leur. Ils ne plantent pas d'arbres, ils ne « travaillent » pas, les colons<sup>26</sup>. Ceux qui travaillent, ce sont les nègres. Les maudits fils de Cham.

Le métier des colons? En ont-ils un? La politique. Entendons le brigandage. Politique pour que les autres travaillent pour eux. Pour toujours avoir des nègres à leurs pieds. Sous leurs pieds. À leur service. Intrigues politiques. Lucre. Corruption. Rixes. Escrime. Jeu à la roulette russe. Séquestration. Révolutions de palais. Changement dans la continuité. Pérennisation du système.

L'écosystème? Un désastre. Plus de frontières entre ville et campagne. Haïti tout entière, à quelques exceptions près, une ville-décharge, une ville-poubelle. Plus d'espaces vides. Plus d'espaces verts. Promiscuité. Saleté. Laideur grimaçante. Érosion galopante.

---

<sup>24</sup> Des villes dépourvues de structures urbanistiques.

<sup>25</sup> Dans *L'espace haïtien* (Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1974), Georges Anglade, géographe bien connu en Haïti et à Montréal, appelait nos villes des bourgs-jardins. Elles n'avaient pas encore ces poches de misère qui leur sont si présentes. Cité-Soleil, le plus grand bidon-ville du pays, naissait à peine. L'espace urbain existait, même si les problèmes commençaient déjà à poindre. Par exemple, des constructions de résidence ont été faites dans toute la zone de Delmas et de Carrefour entre 1940 et 1980, sans aucun lotissement. Pareil phénomène s'est répété à la Plaine du Cul-de-Sac et un peu partout où l'on construit dans le pays.

<sup>26</sup> Travailler est pris ici dans son sens étymologique : *tripaliare*, être torturé, peiner, souffrir.

Le transport en commun, un outrage permanent à la personne humaine. Nos rues? Des labyrinthes. Circuler? Un casse-tête. Les routes sont défoncées. Ce qui leur reste encore de bitume est tailladé, de coups de pics et de pioches, coupé en menus morceaux, cuit au pneu enflammé. La règle de la circulation est qu'elle n'a pas de règle. Jungle. *Struggle*. Sortez les griffes et vous passerez.

Certes, Port-au-Prince avait encore voilà vingt ans des feux de circulation. Ils ont tous disparu peu après la chute de la dictature. Vont-ils réapparaître pour de bon avec les panneaux solaires? Diverses tentatives ont été faites, sous le président Dumarsais Estimé par exemple, pour rationaliser le transport en commun. Elles ont toutes échoué. Pareillement, des efforts ont été déployés pour discipliner notre vivre-ensemble, limiter les constructions anarchiques – c'est le cas de la loi sur l'urbanisme du 13 juillet 1937 sous le président Sténio Vincent – : ils n'ont abouti à rien à cause de la réticence de nos compatriotes<sup>27</sup>.

Nous avons besoin d'être sauvés. Nous ne pouvons plus compter sur nous-mêmes ni sur nos ancêtres. Nos ancêtres ne sont plus. Nous avons déboisé leurs terres, vandalisé leurs œuvres, effacé leur mémoire. Nos ressources ont tari. Notre ingéniosité s'est endormie, hébétée par trop de promesses fantasmagoriques. Par l'ailleurs qui nous attire mais que nous n'aimons pas, dès lors que nous y sommes. Nous ne pouvons plus compter sur nos bras : en avons-nous d'ailleurs? En avons-nous encore?

Refus délibéré de naître haïtien. Naître n'importe où, pourvu que ce ne soit pas en Haïti. Par fidélité à la terre des ancêtres? Parce que nationalisme oblige? Ou parce que, comme on dit, nécessité fait loi?

La diaspora, de tous les temps et partout, a toujours été un mouvement naturel de survie d'une population opprimée, en mal de vivre, en quête d'un Eldorado. Alors fuite à qui mieux mieux d'Haïti des bras, des cerveaux surtout. Des cadres. Mais, silence. Il ne faut pas en parler. Qu'on se contente de pointer du doigt les *bracos*<sup>28</sup>, de crier haro sur les *boat-people*, s'égosiller au sujet de

---

<sup>27</sup> Cf. Georges Corvington, *Port-au-Prince au cours des ans. La ville contemporaine: 1934-1950*, Port-au-Prince, H. Deschamps, 1991, pp. 138, 158 et 163.

<sup>28</sup> Haïtiens engagés comme coupeurs de canne à sucre en République Dominicaine.

ceux qui abandonnent l'arrière-pays pour chercher un mieux-être n'importe où<sup>29</sup>. Dans les bidonvilles, dans la gueule des requins. Eux, sont des nègres de Fonds-Rouge, des Haïtiens. Des gêneurs, des intrus, des mal-venus qui n'ont pas droit à la vie. Les cadres, des étrangers.

Haïti est un pays décapité. L'élite intellectuelle, il faut la chercher ailleurs. Au Canada, peut-être. « Ma patrie est partout où je me trouve bien »<sup>30</sup>, semblent redire, après Teucer, ces sages pragmatiques. La terre des ancêtres, moribonde. Exsangue. La couche arable, à la mer. Sa force vive, en République dominicaine, aux Bahamas, en Guadeloupe, aux États-Unis d'Amérique, en France. Fuite des bras. Des cerveaux. Parce que nous ne voulons plus ou ne pouvons plus être des nègres de Fonds-Rouge, des paysans, des nègres-tout-de-bon, des Haïtiens. Ceux qui osent résister au syndrome de la fuite, qui s'obstinent à ne pas suivre la mode, sont souvent réduits à l'inaction. Il faut faire le vide, laisser le champ libre. À la MINUSTAH<sup>31</sup>. Aux apprentis-politiciens-citadins. À la médiocrité. À l'amateurisme. À l'incompétence. Regarder sans rien faire. Se croiser les bras. Attendre.

## **2. Manuel, héros tragique ?**

Nous avons besoin d'être sauvés, sinon nous mourrons tous. Nous ne pouvons plus compter sur les esprits tutélaires : les pays du Nord. Ces pays amis. Ce qu'ils avaient à faire, ils l'ont fait : obtenir que nous ne soyons plus nous-mêmes, prouver que nous sommes incapables de nous gouverner, de construire un état-nation, que notre situation d'esclaves, de colonisés, d'assistés est meilleu-

---

<sup>29</sup> La plupart des pays du monde ont connu ou connaissent le phénomène de l'exode rural. En France par exemple, au début du XX<sup>e</sup> siècle, plus de 79 % de la population vivaient à la campagne et travaillaient la terre, contre seulement moins de 2, 3 % aujourd'hui. Dans le cas d'Haïti, le problème n'est pas tant le fait que les campagnes se vident de leurs Habitants que celui de l'absence de structures d'accueil pour ceux qui décident de s'établir dans les bourgs-jardins. Mais au-delà de structures d'accueil c'est la gestion économique et écologique du pays qui fait problème. Par ailleurs, ces nouveaux-venus restent souvent attachés à leurs mœurs champêtres, de sorte que leur nouvel espace devienne un simple prolongement de l'ancien. De nos jours, en Haïti, elles sont ténues les frontières entre les « villes » et les campagnes.

<sup>30</sup> Cité par Cicéron, dans *Tusculanes*, V, 108, T. I, trad. Jules Humbert, Paris, Les Belles Lettres, 1931.

<sup>31</sup> Mission des Nations-Unis de Stabilisation en Haïti.

re à celle de la liberté, de l'autonomie, d'avoir une patrie, d'être acteurs de notre devenir. Obtenir que nous soyons remis à genoux. Les pieds aux ceps, les bras attachés, le cerveau gauchi, vide de tout bon sens.

Par sa double origine, Manuel sait que ce n'est pas sur les esprits qu'il faut compter pour sauver Fonds-Rouge : « Il y a les affaires du ciel et il y a les affaires de la terre »<sup>32</sup>. Le ciel des esprits, des pays amis, a son propre agenda. S'il ne faut pas les brusquer, il ne faut pas moins reconnaître que ces esprits sont occupés à régler leurs propres affaires et non celles de Fonds-Rouge. Il ne faut pas trop leur demander ni attendre d'eux des miracles.

Par sa situation d'homme-frontière, Manuel réalise que pour sauver Fonds-Rouge, c'est plutôt sur ses hommes et ses femmes qu'il faut compter. Aussi se démène-t-il pour les rassembler, pour les réconcilier avec eux-mêmes, avec la terre et les convier au travail.

S'il nous reste encore quelques hommes et quelques femmes de valeur, s'ils ne sont pas encore tous *ébranchés* de leurs bras<sup>33</sup>, s'il y en a qui se soient détachés et qui sont vraiment revenus à Fonds-Rouge, à Haïti, à la terre-mère, aux ancêtres, peu importe sous quel ciel ils se trouvent, peu importe la couleur de leur passeport ou la langue qu'ils utilisent, nègres d'origine, c'est par leur travail, le travail du coumbite<sup>34</sup>, de la discipline, du respect de la vie, de l'environnement..., qu'il faut le montrer. Par l'application du poing serré, et le nœud que chacun fait par son travail dans le fil de la vie, par son engagement sincère et le respect de l'autre, Haïti doit revivre et la vie reflleurir<sup>35</sup>. Quitte à mourir s'il le faut. Mais en nègre *conséquent*, c'est-à-dire rebelle, authentique, responsable. Manuel en a donné l'exemple.

S'il respecte les traditions, les Vieux de Guinée, les Anciens de toujours<sup>36</sup>, il nous rappelle pourtant qu'il faut surmonter nos atavismes, nos haines séculaires, dépasser les clivages – nègre-mor-

---

<sup>32</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 42-43.

<sup>33</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 97.

<sup>34</sup> De l'espagnol *convite*, invitation. Le coumbite est, dans le milieu paysan haïtien, une forme d'organisation communautaire du travail.

<sup>35</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 129 et 216.

<sup>36</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 96.

ne, nègre-plaine, nègre-en-dehors, nègre-en-dedans, nèg-nan-nò, nèg-nan-sud<sup>37</sup>, nèg-rich-nèg-pòv<sup>38</sup>, diaspora-nèg-lakay, éradiquer les tares, éjecter les complexes propres aux pays sous-développés, pour obtenir qu'Haïti redevienne habitable<sup>39</sup>. Le monde, vivable.

Médiateur entre deux cultures, celle d'ici et celle d'ailleurs, de la religion et de la science; arbitre entre deux factions, la ville et la campagne, les clans de Dorisca et de Sauveur<sup>40</sup>, comme l'Homme-Dieu, Manuel mourra. Mourir, condition délirante de l'honnête équilibre, de la rébellion, de l'authenticité, de la solidarité, de l'unité, pour que renaisse la vie. Le nègre, le vrai<sup>41</sup>, doit mourir à lui-même, donner de son sang, refuser l'accommodation calculatrice, fataliste, pour que reverdisse la terre. Il doit pourtant faire lien, être une passerelle entre l'ici et l'ailleurs, penser à l'autre, au prochain, à tout être humain, qui est pour lui un frère, une sœur, qui a, comme lui, droit à la vie : il a le devoir de leur tendre la main, de les respecter.

*Le récit n'est pas libre, il n'est même pas isomorphe à la thèse, il est un rêve religieux, celui-là même que l'auteur, le héros, tous ensemble, tenaient à congédier. Le roman est à la fois une réussite et un échec.*

#### *a) Le miracle littéraire*

Une réussite politique, un miracle littéraire. Car au moins une fois, depuis Toussaint Louverture, stratège visionnaire, fédéraliste avant la lettre<sup>42</sup>, depuis Jean-Jacques Dessalines, héros éponyme du nationalisme haïtien, un leader – politique? – a su faire passer le bien commun avant ses intérêts de parti. Théorie qui se veut paradigme

---

<sup>37</sup> Nègre originaire du Nord ou du Sud du pays. Régionalisme haïtien résultant de la séparation du pays après l'assassinat de Dessalines.

<sup>38</sup> Riches et pauvres.

<sup>39</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 142 et 150.

<sup>40</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, pp. 64-65 ; 84, 142, 172.

<sup>41</sup> Contrairement à ce qu'il a de péjoratif et d'offensant en français, en créole haïtien, le mot nègre signifie avant tout une personne humaine et n'a plus beaucoup à voir avec la pigmentation de la peau. Toute personne intégrée dans le milieu haïtien est un « nèg » qu'elle soit noire ou blanche de peau. Le blanc, c'est l'étranger : qu'il soit encore noir ou blanc de peau.

<sup>42</sup> La constitution de 1801 promulguée par Toussaint faisait d'Haïti un état associé de la France. Toussaint voulait l'autonomie et non l'indépendance d'Haïti par rapport à la métropole d'alors.

de l'action. Fiction qui demande de se transformer en réalité. Manuel Jean-Joseph est un vrai leader, un vrai chef<sup>43</sup>, non à l'instar des « chefs de bouquement »<sup>44</sup>, apprentis-dictateurs habituels, mais un chef communautaire et par conséquent politique. Il semble avoir une notion juste de la chose publique, du bien commun et donc du politique. Il a réussi à concilier les intérêts de Fonds-Rouge et mener la communauté à réaliser une œuvre collective au bénéfice de tous. Mais le récit est aussi un miracle littéraire.

*Gouverneurs de la rosée* a quelque chose qui rappelle le tragique classique. Il y prend place et même, il est en quelque sorte le rejeu d'un *Œdipe-Roi*. L'ombre du destin, de la fatalité y est présente, récurrente, permanente. Avec le même poids, la même hargne, elle plane sur les Habitants du Fonds-Rouge, impuissants à renverser le cours des choses. À penser que quelque chose d'autre est possible et se retrousser les manches pour l'obtenir. « C'est la vie, on ne peut rien faire contre le malheur, il faut se résigner »<sup>45</sup>.

La sécheresse bat son plein. Les récoltes sont perdues. Les Habitants s'en prennent aux arbres<sup>46</sup>, s'entre-déchirent, attendent dans l'indolence que cela passe, en se contentant de crier leur misère aux loa, d'implorer les esprits<sup>47</sup>. Parce qu'« il n'y a rien à faire »<sup>48</sup>. Rien.

À Fonds-Rouge, ce ne sont pas les gens qui commandent la vie, c'est la vie qui les commande, qui les pétrit. Qui les flétrit. C'est elle qui leur dicte leur comportement. Il faut se laisser faire, suivre le courant. Faire comme on a toujours fait : s'adapter, en silence, supporter. « Qu'est-ce qu'on peut faire, est-ce qu'on n'est pas sans recours et sans remèdes devant le malheur? C'est la fatalité, que veux-tu »<sup>49</sup>.

Le cercle de la haine, du sang versé, est, dans le roman, une autre manifestation de la fatalité. La haine est là. Vivante. Rougeoyante.

---

<sup>43</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 81 et 140.

<sup>44</sup> Personnage influent, manipulateur des masses. Cf. Justin Lhérisson, *La famille des Petite Caille*, « Collection du Bicentenaire », Port-au-Prince, Fardin, 1905, p. 33.

<sup>45</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 127.

<sup>46</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 43.

<sup>47</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 96.

<sup>48</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 153.

<sup>49</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 97.

Elle poursuit sa route et sème la mort. Ses serres exercées à tuer sont impitoyables. Si Manuel n'en est le messager, l'un des messagers comme Gervilen Gervilus, il en est la victime, l'une du chaquet des victimes.

L'ombre fatale qui poursuit les Habitants de Fonds-Rouge semble poursuivre Manuel qui, comme il le reconnaît lui-même, a « beau prendre des chemins de traverse, faire un long détour »<sup>50</sup>, mais qui revient au point de départ. Alors Manuel est-il libre dans son agir, dans sa pensée? Ou n'est-il pas téléguédé, n'obéit-il pas à d'autres maîtres qu'à sa pensée, qu'à son action?

S'il est vrai que les esprits vodou existent, si ce qu'on en dit n'est pas que des supputations provenant d'une imagination populaire trop fertile, le vodou, qu'il soit haïtien, cubain ou brésilien..., est alors une religion qui ignore la liberté et par conséquent la morale<sup>51</sup>. Témoin, entre autres, un roman d'Antoine Innocent et un autre de Jorge Amado.

Professeur au Lycée Pétion et dramaturge, Antoine Innocent (1873-1960), dans son roman intitulé *Mimola ou l'histoire d'une cassette*, nous présente l'histoire d'une jeune fille, Mimola, l'unique réchappée de la mort prématurée des sept enfants de Madame Georges<sup>52</sup>, elle-même fille de Rosalie, africaine de naissance mais transportée comme esclave à la colonie de Saint-Domingue. Mimola est présentée comme tourmentée par l'esprit-lare – Dan-Maoua – de sa grand-mère Rosalie, au point que sa mère, Madame Georges, éduquée pourtant loin de toute pratique voodoo<sup>53</sup>, céda à toutes les exigences de nature vodou qui lui ont été faites pour obtenir la guérison de sa fille. Mimola est, malgré elle, devenue servante des loa et même *mambo*, c'est-à-dire prêtresse de vodou<sup>54</sup>. La voilà chevauchée par les esprits-lares comme tous les autres vodouisants<sup>55</sup>.

---

<sup>50</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 40.

<sup>51</sup> Pour une position inverse, voir le livre de Claudine Michel, cf. *Aspects éducatifs et moraux du vodou haïtien*, pp. 35-39.

<sup>52</sup> Cf. A. Innocent, *Mimola ou l'histoire d'une cassette*, p. 23.

<sup>53</sup> Cf. A. Innocent, *Mimola ou l'histoire d'une cassette*, p. 19.

<sup>54</sup> Cf. A. Innocent, *Mimola ou l'histoire d'une cassette*, p. 131.

<sup>55</sup> Cf. A. Innocent, *Mimola ou l'histoire d'une cassette*, p. 113.

Jorge Amado (1912-2001), juriste et homme politique brésilien, relate une histoire semblable à celle racontée par Antoine Innocent. Le romancier met en scène, dans son *Yansan des Orages*<sup>56</sup>, deux femmes de Bahia : Adalgisa et Manela.

La première, Adalgisa, femme mariée très pieuse, se découvre frigide pour avoir refusé de se soumettre aux esprits africains de sa famille. Outre cela, elle souffre de maux de tête répétitifs. Tous ces malaises cessent dès lors qu'elle a accepté de se plier à la volonté des esprits du candomblé.

Manela, pour sa part, est une orpheline prise en charge par Adalgisa, sa tante. Celle-ci voulait l'éduquer dans la droite culture espagnole, c'est-à-dire dans la négation de tout ce qui renvoie au métissage, à la culture africaine. Manela est éprise de Miro, un jeune sans le sou, à peau sombre, qu'elle a rencontré au carnaval. Pour mettre fin à leurs relations, Adalgisa, qui n'avait pas encore cédé aux pressions des esprits vodou, l'enferme au « couvent des Filles Repenties ». *Yansan des Orages*, un esprit africain assimilé à Notre Dame de l'Immaculée Conception, est venue la chercher au couvent pour en faire sa servante.

Tant le roman de Jorge Amado que celui d'Antoine Innocent exprime une absence de liberté dans les relations avec les esprits vodou. Adalgisa ne voulait rien savoir du candomblé, elle avait même refusé de fréquenter sa sœur qui en était initiée. Elle est pourtant devenue servante de *Yansan des Orages*. « Adalgisa domptée, enjouée, délivrée de ses migraines, des maux de tête [...] elle avait changé du tout au tout [...] c'était un fougueux cheval d'Orixá »<sup>57</sup>, c'est-à-dire de *Yansan des Orages*. Elle avait tout fait pour écarter sa nièce de l'influence des esprits, mais elle aussi a été rattrapée. Même réalité chez Antoine Innocent avec Madame Georges et Mimola, sa fille.

Si Mimola n'est pas tout simplement victime de l'hystérie collective ou simplement de la sienne<sup>58</sup>, on peut alors se demander si ces esprits-lares ont respecté sa liberté – ou même celle de sa mè-

---

<sup>56</sup> Jorge Amado, *Yansan des Orages : une histoire de sorcellerie*, trad. par Jean Orecchioni, Paris, Stock, 1989.

<sup>57</sup> J. Amado, *Yansan des Orages : une histoire de sorcellerie*, p. 520.

<sup>58</sup> Cf. A. Innocent, *Mimola ou l'histoire d'une cassette*, pp. 26-31 et 38-39.

re. « Pauvre enfant! Pauvre mère! Écrit Antoine Innocent. Comment pénétreraient-elles jamais les secrets d'une hérédité inconsciente et aveugle [...] Comment savoir enfin que nous sommes liés à nos origines par des liens d'autant plus forts que ni le temps, ni la distance, ni le croisement ne sauraient nous en affranchir d'une façon absolue »<sup>59</sup>.

En ce qui a trait à Manuel, dans le roman de Jacques Roumain, *Clairemise*, sa cousine, ne semble-t-elle pas avoir raconté à Délira que Papa Legba, esprit des carrefours, l'avait prévenu en songe qu'il le ramènerait à la maison ?<sup>60</sup> Ce même Legba ne semble-t-il pas avoir prédit que la sécheresse cesserait ?<sup>61</sup> Ogou, esprit du travail du fer, du métal, ne laissait-il pas aussi entendre dans son chant qu'il fallait creuser un canal et que le sang devait couler?<sup>62</sup> Manuel, était-il alors libre de ses mouvements, de ses décisions?

La route semble être déjà balisée par les esprits vodou. L'ombre du destin rattrape Manuel. Elle le cerne, il la suit, elle l'enveloppe. Et le revoilà à Fonds-Rouge. À peine arrivé, il ne peut se tenir tranquille. Il faut qu'il bouge. Courir les mornes. La fuite en avant.

C'est plus fort que lui, il faut qu'il fasse quelque chose. Accomplir ce qui est déjà prédit ou ce qui est à prédire. Trouver l'eau. « Il le savait bien, c'était sa mission et son devoir »<sup>63</sup>. Obtenir que la vie redevienne comme avant. Et pour cela, toutes les stratégies sont bonnes. Quitte à faire table rase de certaines de ses convictions.

Manuel ne peut pas ne pas danser au son du tambour. Chercher à recoudre la famille déchirée. Retrouver l'eau pour que la vie renaisse. Le destin l'habite, le hante. Comme tous les gens du village, il en a les notes et la marque dans la peau. Dans les viscères. « C'est la vie qui commande, reconnaît-il comme Marianna, la concubine officielle de Josaphat<sup>64</sup>, et quand la vie commande, [il] faut répondre : présent »<sup>65</sup>.

---

<sup>59</sup> A. Innocent, *Mimola ou l'histoire d'une cassette*, p. 28.

<sup>60</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 44 et 68.

<sup>61</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 70.

<sup>62</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 75.

<sup>63</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 120. Voir aussi la page 176.

<sup>64</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 152.

<sup>65</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 173.

Comme dans les tragédies grecques, le destin est implacable, inéluctable. Il se fait menaçant, inflexible, sans pitié. Mais si *Gouverneurs de la rosée* semble être une reprise de la tragédie grecque, il en est aussi un dépassement.

Le roman veut dépasser le tragique grec par cette volonté manifeste du héros de contrer la fatalité, de la défier, d'en avoir le dessus et de l'avoir effectivement. « C'est le propre [...] du nègre de ne pas accepter le malheur »<sup>66</sup>. Manuel lève le poing. Organise l'unité et la rébellion contre l'inacceptable. Il refuse de lâcher prise, de baisser les bras et se laisser faire. Il brave le destin, se rebiffe contre la mentalité fataliste du milieu. Quitte à y laisser sa vie. « Ce qui compte [...] c'est la rébellion, et la connaissance que l'homme est le boulanger de la vie »<sup>67</sup>. Les sueurs du nègre et son courage peuvent triompher des obstacles. La main tendue peut servir de passerelle pour surmonter ce que l'on croyait jusque-là insurmontable. Ce qui compte, ce n'est pas le sang des poulets, des cabris, mais le sacrifice de l'homme, le sang versé du nègre<sup>68</sup>. Son engagement. Sa rébellion. Pour la réconciliation. Pour la vie. Parce qu'il faut sauver l'eau. La terre. Les hommes. Tous les hommes.

Refus de révéler le nom de l'assassin pour que se brise le cercle de la violence, de la vengeance, de la mort<sup>69</sup>. Délira Délivrance, la mère de Manuel, entre aussi dans la danse. C'est la fièvre. Une mauvaise fièvre contractée à Cuba qui a emporté Manuel. Les Habitants de Fonds-Rouge jurent aussi de se laisser entraîner. Manuel est mort, mais c'est lui qui gouverne<sup>70</sup>. Ou plutôt, comme le dit Annaïse, sa chérie, il n'est pas mort<sup>71</sup>. Il continue de bouger, d'agir. Le nœud qu'il a fait dans le fil de la vie, par son travail, par son agir et sa pensée, prolonge sa propre vie et avec elle, la vie tout court. La mort est vaincue. Les haines sont apaisées, l'unité réalisée. L'eau retrouvée a été ramenée *la corde du canal au cou*<sup>72</sup>. Le village s'en est abreuvé. Le défi est relevé. Rupture avec

---

<sup>66</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 54.

<sup>67</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 96.

<sup>68</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 183.

<sup>69</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 183.

<sup>70</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 216.

<sup>71</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 219.

<sup>72</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 60.

la tragédie grecque, avec le héros tragique victime de son destin. La logique de la répétition est surmontée. Le mimétisme écarté. Réussite éclatante...

*b) Mais... échec idéologique*

Le roman est néanmoins un échec. Un échec idéologique<sup>73</sup>. Roumain n'a pas pu boucler la boucle de la thèse. Sa vision marxiste n'a pas réussi à contourner, et encore moins à l'emporter sur toutes les résistances du milieu haïtien. Quelques exemples :

Manuel ne croit pas au sang versé des poulets, il n'a pas pu toutefois s'empêcher de passer la nuit, à chanter, à danser avec ses pairs, en hommage à Legba. Ce qui est de l'incohérence. « Je suis nègre, pas vrai? et j'ai pris mon plaisir en tant que nègre véridique », explique-t-il. « Quand les tambours battent, ça me répond au creux de l'estomac, je sens une démangeaison dans mes reins et un courant dans mes jambes, il faut que j'entre dans la ronde »<sup>74</sup>.

Manuel obéit aux loa, comme à Bienaimé Jean-Joseph, son père. Il n'ose pas les braver de front. Il leur répond « oui papa, non papa »<sup>75</sup> comme l'aurait fait n'importe quel dévot des esprits vodou. Il ne récuse pas le projet de Délira, sa mère, d'offrir un banquet pour remercier Legba de lui avoir permis de revenir à Fonds-Rouge. Au contraire, il a même aidé à restaurer la tonnelle<sup>76</sup>, il est descendu au bourg acheter du rhum<sup>77</sup>, il a accepté que le peu d'argent qu'il avait ramené de Cuba soit, à cause de la cérémonie, dilapidé<sup>78</sup>. Au comble, il accepte que Nérestan l'appelle « serviteur »<sup>79</sup> des loa, c'est-à-dire « initié »<sup>80</sup>, comme l'est Délira et tant d'autres.

---

<sup>73</sup> Voir aussi Jean-Claude Fignolé, *Sur « Gouverneurs de la Rosée », de Jacques Roumain*, Port-au-Prince, Éd. Fardin, 1974.

<sup>74</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 96.

<sup>75</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 74.

<sup>76</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 67.

<sup>77</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 68.

<sup>78</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 79.

<sup>79</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 175.

<sup>80</sup> Cf. A. Innocent, *Mimola ou l'histoire d'une cassette*, note 4, p. 36.

Pourtant, à l'exemple de Karl Marx qui pense que « la religion [...] est l'opium du peuple »<sup>81</sup>, Manuel est convaincu que le vodou maintient les villageois dans la passivité. S'il était cohérent avec lui-même – entendons s'il s'alignait seulement sur la logique du marxisme –, il devait, comme le préconise Karl Marx pour la religion, combattre ouvertement le vodou pour faire s'estomper ses influences sur les Habitants et leur permettre de prendre leur courage à deux bras et lutter pour la transformation de Fonds-Rouge.

S'il est vrai que pour un communiste la religion n'est qu'une mystification qui maintient l'homme dans la résignation en le détournant de l'engagement, s'il est vrai qu'il faut la combattre pour obtenir que l'homme puisse prendre en main sa destinée et révolutionner la terre, Manuel semble, pour sa part, promouvoir l'engagement sans chercher à défier ou brusquer les croyances vodou de manière effrontée. Sa vocation de constructeur d'unité, unité entre la tradition et la modernité, entre le passé et le présent, entre la ville et la campagne, la science et la religion, semble lui commander une démarche didactique, voire conciliante sans être forcément syncrétiste. Pareille attitude de la part d'un disciple de Marx vis-à-vis de la religion est une entorse à l'idéologie communiste.

Par ailleurs, grâce aux efforts de Manuel et du don de sa vie, l'unité est retrouvée, l'eau est ramenée au village, l'agriculture renaît, la vie refléurit, mais rien ne semble présager dans le roman que le progrès attendu ait été au rendez-vous, ni les croyances religieuses déracinées par le progrès. Le mythe communiste du progrès, de l'avènement d'un monde nouveau, d'un paradis sur terre, ne s'est peut-être pas réalisé. La religion-opium n'a vraisemblablement pas disparu de Fonds-Rouge.

Non seulement le mythe du paradis à horizon humain ne s'est peut-être pas réalisé, mais encore il ne semble pas que la situation des villageois soit meilleure qu'avant celle provoquée par la sécheresse et la division. Avec la présence de l'eau, les bananiers, les ignames, les patates vont pousser de nouveau<sup>82</sup>. Un peu com-

---

<sup>81</sup> Karl Marx, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, cité par Jacques Lacourt, *La difficulté de Dieu : T. III*, Limoges, Droguet-Ardant, 1980, p. 9.

<sup>82</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 218.

me à Mahotièrre, la région voisine, où l'eau abonde<sup>83</sup>. Et comme c'était déjà un peu le cas à Fonds-Rouge. Hilarion, le chef de section, est certes contrarié dans son projet d'accaparer les terres<sup>84</sup>, mais projette d'établir un système de taxation lui permettant d'extorquer de l'argent aux bénéficiaires de l'eau<sup>85</sup>. Les injustices ont continué comme avant<sup>86</sup>.

L'unité réalisée par Manuel n'est qu'une retrouvaille, une réconciliation. Les villageois sont tous d'une même lignée. C'est le partage des terres réalisé à la suite de la mort du Général Lonjeannis, fondateur de la lignée, qui les avait séparés<sup>87</sup>. « Maintenant que l'eau va arroser la plaine, qu'elle va couler dans les jardins, ce qui était ennemi redeviendra ami, ce qui était séparé va se rejoindre et l'habitant ne sera plus un chien enragé pour l'habitant. Chaque nègre va reconnaître son pareil, son semblable et son prochain »<sup>88</sup>.

La présence de l'eau n'est pas non plus une nouveauté, une révolution : elle n'est en quelque sorte qu'un simple retour. Elle a été retrouvée pour que tout re-devienne comme avant<sup>89</sup>. Pour retrouver le Fonds-Rouge d'il y a quinze ans<sup>90</sup>. Voilà quinze ans, il pleuvait. La sécheresse ne sévissait pas avec autant de rigueur. « L'eau courrait dans la ravine »<sup>91</sup>. Maintenant que les efforts de l'homme ont pu la vaincre, tout peut re-devenir comme avant.

Les prouesses de Manuel n'ont alors pas provoqué de réelles ruptures d'avec l'avant. Il n'y a pas eu de renversement, de commotion. Il y a eu simplement retour. Retour en quelque sorte à la vie d'il y a quinze ans. Éternel retour. Logique de la répétition – d'une certaine manière. Et tout cela, sur le fond de la mort du nègre. Du rapt de la vie de Manuel. Il n'aura pas le temps de voir se réaliser « le grand coumbite de tous les travailleurs de la terre pour défricher la misère et planter la vie nouvelle » : il est « parti avant

---

<sup>83</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, pp. 159-160 et 165.

<sup>84</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 161 et 186.

<sup>85</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 215.

<sup>86</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 80.

<sup>87</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 64.

<sup>88</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 143.

<sup>89</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 148 et 176.

<sup>90</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 162.

<sup>91</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 32. Voir aussi la page 16.

l'heure »<sup>92</sup>. Il n'aura pas le temps de demander la main d'Annaïse<sup>93</sup>, ni de lui construire la maison imaginée<sup>94</sup>. Père, il ne connaîtra pas son enfant en gestation<sup>95</sup>. Annaïse n'aura pas le bonheur ni d'officialiser son amour, ni de vivre avec son bien-aimé<sup>96</sup>. Pire, elle devra élever toute seule son enfant. Avec tout ce que cela suppose, pour l'enfant, de risques de troubles psychoaffectifs, et pour elle, de sacrifices, de renoncements, de déceptions, dans un milieu aussi difficile. L'heureuse histoire qu'elle s'imaginait finit mal<sup>97</sup>. Réussite, mais alors sur fond d'échec.

*Le récit n'est pas libre, il n'est même pas isomorphe à la thèse, il est un rêve [...] celui-là même que l'auteur, le héros, tous ensemble, tenaient à congédier.*

### **3. Dans les serres du religieux, le réenchantement**

*Gouverneurs de la rosée* est alors une critique de la logique binaire, de la logique du tiers exclus de l'Occident. L'Occident du Nord, mais aussi l'Occident du Sud, d'Haïti. L'Occident est aussi au Sud, en Haïti, et sa logique aussi, parce que l'affirmation qu'« il n'est pas possible que la même chose soit et ne soit pas, en un seul et même temps »<sup>98</sup> n'est pas liée à un territoire, à un espace géographique, à une race. Elle énonce un principe, un *arché*. Le principe, comme tous les *archai* d'ailleurs, relève de l'universel ou plus exactement du transcendantal, non en tant qu'il ne relèverait pas de l'expérience, au sens kantien du transcendantal, mais en tant qu'il s'applique d'une part à ce qui est générique dans les êtres, et d'autre part à ce qui leur est spécifique. Tout ce qui entre dans la logique binaire de l'Occident est reconnu comme rationnel et scientifique, tout ce qui a du mal à s'y caser, est reconnu comme irrationnel, archaïque, mythique. *Gouverneurs de la rosée* est une critique de cette logique exclusive, car il semble reconnaître que le principe, ne renvoyant pas seulement au générique, à l'uni-

---

<sup>92</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 192.

<sup>93</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 145 et 170.

<sup>94</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 176.

<sup>95</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 219.

<sup>96</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 167-168.

<sup>97</sup> Cf. J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 167.

<sup>98</sup> Cf. Aristote, *Métaphysique*, K, 5, 1061 b 35 (trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1940).

versel, mais aussi au transcendantal, a donc, comme l'être lui-même, quelque chose de réversible et, par le fait même, questionne la rigidité de cette dualité.

L'Occident est alors invité à se rappeler qu'« il y a des fois [...] le cœur et la raison, c'est du pareil au même »<sup>99</sup>. Quand on touche à ce qui est premier, à ce qui est fondamental, essentiel, les frontières entre les genres, les méthodes et les disciplines s'estompent. Nous prenons alors conscience des limites de nos constructions, de nos échafaudages conceptuels. Alors *Gouverneurs de la rosée* ne semble pas seulement inviter la logique à céder sa place à la métaphysique, mais encore et à l'une et à l'autre de s'effacer face au mystère. Des chemins s'ouvrent alors dans l'être. Des chemins qui communiquent. Des chemins qui conduisent au réel. Au vrai.

*Gouverneurs de la rosée* est une critique de la logique de l'Occident dans la mesure où il est un effort de dépassement du tiers exclus. Il ne paraît pas obéir à la règle qui veut que « de deux choses, l'une ». Il semble au contraire être un effort d'accommodement des « contraires », de conciliation entre ce prétendu rationnel – récupéré par l'Occident – et le prétendu irrationnel – attribué au Sud. Il se veut une passerelle entre le Nord et le Sud, entre l'Occident du Nord, du Sud et le Sud du Nord, du Sud. Entre les colons et les esclaves.

De ce côté, le roman rejoint aussi la praxis politique de l'auteur. Tout l'engagement *politique* de Roumain consistait à faire dialoguer le colon et le nègre, rendre humains ceux qui font preuve de plus d'arrogance que d'humanité et qui pensent que les hommes ne sont pas leurs frères, leurs sœurs. Logique froide que cette logique coloniale qui a trop longtemps fonctionné, qui prétend exclure le rêve, le mythe et qui a donné ce qu'elle a donné, avec son cortège de prisons, de fermetures, de souffrances. Science égoïste qui se veut raison pure et qui oublie que « sans la concorde la vie n'a pas de goût, la vie n'a pas de sens »<sup>100</sup>, et que « ce qui fait que l'homme a vraiment le droit de s'appeler un homme », c'est « la

<sup>99</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 100.

<sup>100</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 143.

bonté, la bravoure, la fraternité »<sup>101</sup>. L'Occident se trompe. Il a échoué.

Dans la foulée de Mircea Eliade qui a restitué ses lettres de noblesse à la pensée mythique, de Frédéric Nietzsche qui l'a imposée à la philosophie occidentale, Michel Serres, disciple de René Girard, commentant le *Gouverneurs de la rosée*, pense que l'Occident a échoué, parce qu'il a oublié qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu la science d'une part et les mythes de l'autre. Science et mythe sont l'un et l'autre l'œuvre de la raison, à laquelle participent tous les hommes. L'un et l'autre étant œuvre de la raison, qui est ce qu'il y a de mieux partagé entre les hommes, l'on ne doit pas alors reléguer le mythe à l'irrationnel et revendiquer la science comme étant l'unique œuvre de la raison. Le mythe comme la science sont deux manifestations d'une même intelligence, d'une même raison. L'un et l'autre communiquent. Ni la pensée scientifique, ni la pensée mythique ne doivent être confisquées par une catégorie de personnes, un lieu géographique, économique, politique. Elles ne doivent pas être évoquées pour catégoriser les hommes ni hiérarchiser les cultures. Il n'est pas vrai qu'il y aurait une culture qui serait totalement rationnelle et une autre irrationnelle. *Il n'y a de mythe pur que le savoir pur de tout mythe [...] Un savoir qui se croit sans illusion est une illusion toute pure.* L'Occident du Nord se croyant pur de toute pensée mythique, se pensant être le dépositaire exclusif de la science, de la logique, ment à lui-même et à l'humanité entière. Les savoirs qu'il produit sont des savoirs mensongers ou tout au moins partiels qui escamotent la vérité des choses. Le savoir occidental n'est donc pas scientifique. La vérité qui y est véhiculée est une vérité tronquée, qui n'est pas conforme à la vérité des choses. L'avenir de la science, de la littérature, de la vérité, de la fraternité, de l'homme tout court, est alors au Sud. Entendons n'importe où. Le Sud, comme l'Occident, peut être au Nord. Il n'a pas de centre, il n'est pas exclusif. Le Sud est partout où l'on travaille pour l'intégration, pour la survie de l'agriculture, de la culture, de l'écosystème, de la vie. Il est là où les mots disent les choses, où le coumbite a encore sa place, où le rationnel et l'irrationnel se rejoignent. Et le ciel et la terre, et Dieu et la science. La terre et l'homme, l'agriculture et la culture. La ville et la campagne,

---

<sup>101</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 212.

l'ici et l'ailleurs. L'homme et l'environnement. Le travail et l'homme... La religion ne se coupera plus de la science ni la science de la religion.

Toute crise de l'agriculture est une crise religieuse, commente Michel Serres. Ce philosophe dit vrai en ce sens que notre rapport à la nature dit notre culture. Notre comportement envers la nature dit ce que nous professons comme valeurs, ce que nous croyons. Le profit, l'argent, l'égoïsme. Noms des nouveaux dieux. De la nouvelle culture. Du capital.

Tant que l'on croyait que la nature était habitée par des dieux, on la respectait, on la vénérait. Maintenant que la logique du tiers exclus fait *croire* que les dieux n'existent plus, elle est saccagée, vandalisée. En Haïti, tant que l'on croyait que les arbres servaient de reposoir aux esprits, que les sources étaient habitées par les sirènes, on les respectait – tout au moins ceux dont on croyait dur comme fer qu'ils abritaient des esprits. À présent, les sources ont tari. Les arbres sont sauvagement massacrés. Les terres délavées, abandonnées. L'environnement sacrifié. L'agriculture impossible. La logique occidentale a fait son œuvre. Elle a fait ses preuves. Logique occidentale ou nécessité de survie renforcée par les mirages de la modernité : d'un côté comme de l'autre, les résultats sont là. Alarmants. Catastrophiques.

Faudrait-il réenchanter la nature, parce que c'est à ce prix qu'on se souvient, ici comme ailleurs <sup>102</sup>, qu'elle a aussi une vie qui lui est propre, qu'elle est une œuvre vivante, qu'elle a une *âme*? « Un arbre, c'est fait pour vivre [...] C'est un être vivant » <sup>103</sup>, reconnaît Manuel Jean-Joseph. Animisme semble-t-il alors rimer avec respect de la vie, de l'environnement? Vodou, avec intégration, syncretisme?

---

<sup>102</sup> Les vodouisants (adeptes du vodou) attribuent un esprit à chaque réalité naturelle. Quelques exemples : Legba pour les carrefours, Baron-Samedi pour les cimetières, Zaka pour les champs, Loko pour le vent, Sibi pour les sources, Agoué pour la mer, Ogou-Ferrailles pour le travail du métal et la guerre... Le même phénomène est constatable dans d'autres cultures. Même en laissant de côté la Grèce et la Rome antiques pour ne considérer que l'Europe du début de l'ère chrétienne, les gens d'alors partageaient des croyances similaires. Cf. Michel Meslin, « L'Église antique », dans Jacques Loew et Michel Meslin (sous la direction de), *Histoire de l'Église par elle-même*, Paris, Fayard, 1978, p. 115-116.

<sup>103</sup> J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, p. 21.

Toute crise de l'agriculture est une crise de la culture, de la religion. Car toute religion est d'origine agraire. Cet enchaînement causal est aussi vrai, mais avec une nuance : il est trop générique. Cette affirmation est certes vraie pour beaucoup de religions – les religions de la Grèce antique par exemple –, mais elle ne l'est pas pour le christianisme<sup>104</sup>. Michel Serres n'a malheureusement pas pris le soin de faire cette exception, à moins qu'il n'ait accepté avec Marcel Gaucher que « le christianisme est la religion de la sortie de la religion »<sup>105</sup>.

Philosophe, historien des sciences, des cultures, une approche morale, théologique voire théologale des religions ou des cultures ne semble pas lui être venue à l'idée, d'autant plus que le christianisme ne combat dans les cultures que ce qui détruirait dans l'homme sa capacité d'aimer et de recherche de la vérité.

Il n'empêche que Hegel – on peut toujours voir dans sa philosophie une théologie sécularisée –, avait quand même salué le christianisme comme la forme la plus achevée des religions et donc comme une religion distincte des autres religions. Heidegger – pour ne citer que ces deux – n'est pas non plus en reste : avec le christianisme, a-t-il estimé, le monde a été « dépouillé de ses dieux »<sup>106</sup>.

Toutes les religions ont quelque chose d'inachevé et faussent en quelque sorte le rapport de l'homme avec le divin, sauf le christianisme. Même les religions monothéistes, comme le judaïsme, n'ont pas pu accéder à ce niveau de perfection religieuse témoignée dans le christianisme. La religion juive, par exemple, est attachée à une terre : Jérusalem. Les sacrifices ne peuvent être offerts que dans le Temple de Jérusalem. Plus de Temple, plus de sacrifices, comme si Dieu était prisonnier d'un lieu<sup>107</sup> et ne pouvait agréer les holocaustes qu'à partir de là. Telle autre religion se bat

---

<sup>104</sup> Selon M. Serres (cf. *Hermès III : La traduction*, p. 20), il y a pléonasmе à parler de religion et de culte agraire, « comme s'il y avait d'autres religions qu'agricoles. Et d'autre dieu que d'un produit ».

<sup>105</sup> Marcel Gaucher, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985, p. 133, cité par Jean-Louis Bruguès, *Précis de théologie morale générale*, t. 1, *Méthodologie*, Paris, Mame, 1994, p. 75.

<sup>106</sup> Martin Heidegger cité par J.-L. Bruguès, *Ibid.*

<sup>107</sup> Cf. Actes des Apôtres, 7, 48.

pour un bout de terre, pour une pierre, et ne jure que par elle <sup>108</sup>. Les premiers chrétiens avaient vite compris que ces repères géographiques ne pouvaient pas être quelque chose de fondamental dans les relations de l'homme avec Dieu <sup>109</sup>. D'autant plus que le christianisme est, à l'origine, un phénomène urbain <sup>110</sup>. Il était donc un peu plus à l'abri des dérives agraires dont il est question dans les cultes des autres religions. Dieu est esprit, ses vrais adorateurs doivent l'adorer en esprit et en vérité <sup>111</sup>.

Toutes les religions ont probablement une origine agricole, sauf le christianisme, tout au moins dans ce qu'il a de spécifique. L'essence du christianisme ne tourne pas autour d'un rituel qui serait lui-même un décalque du rythme des saisons : elle s'enracine dans la foi en Jésus Christ, unique médiateur entre Dieu et les hommes <sup>112</sup>, nom unique qui soit donné aux hommes pour être sauvés <sup>113</sup>. La Résurrection du Christ, hapax de la pâque nouvelle et éternelle, rompt avec celle d'une Perséphone qui meurt tous les hivers pour renaître tous les printemps <sup>114</sup>. Même le sacré des autres religions, dans ce qu'il comportait d'ésotérique, de caché, d'interdit, a été dépassé avec le christianisme, pour céder la place au Tout-Autre, au Saint <sup>115</sup>. Ce fut pour marquer cette spécificité que les premiers chrétiens remettaient en question le Temple de Jérusalem – ce qui provoqua le martyre d'Étienne –, refusaient de reconnaître les divinités romaines, et traitaient de païens les adeptes des autres reli-

---

<sup>108</sup> Pour être honnête, il faut reconnaître que, dans quelque religion que ce soit, par delà l'objet concret, c'est surtout ce que celui-ci représente qui est important et donc son symbolisme

<sup>109</sup> Cf. Hébreux, 9, 1. 24-28.

<sup>110</sup> Le mouvement commence à Jérusalem. Avec la mort du diacre Étienne, c'est la dispersion. Il va se répandre dans les grandes villes de l'Empire romain : Antioche, Éphèse, Thessalonique, Corinthe et bien sûr Rome. Cf. M. Meslin, « L'Église antique », dans J. Loew et M. Meslin (sous la direction de), *Histoire de l'Église par elle-même*, p. 112.

<sup>111</sup> Cf. Jean 4, 23.

<sup>112</sup> Cf. 1 Timothée 2, 5. Le salut est donné objectivement à tous les êtres humains dans le Christ même s'il peut être accepté ou refusé subjectivement par certains (cf. 1 Timothée 2, 4).

<sup>113</sup> Cf. Actes des Apôtres, 4, 12.

<sup>114</sup> Cf. Pierre-Maxime Schuhl, *L'œuvre de Platon*, Paris, Hachette, 1954, p.21.

<sup>115</sup> Cf. Luc 8, 17 ; Colossiens, 2, 20-23.

gions <sup>116</sup>. Il y a certes là un jugement de valeur qui peut échapper à l'histoire des religions, des cultures, mais devons-nous pour autant le passer sous silence? Il nous semble que ce jugement est aussi un fait historique : il fait par conséquent partie de l'histoire.

Faut-il alors rappeler, avant de terminer, que l'adjectif païen pris comme nom vient du latin, *paganus* – paysan – qui lui-même vient de *pagus* – campagne <sup>117</sup>. Le *pagus* se distingue du *campus* – plaine, vaste étendue de champs qui, à son tour se distingue du *ager*, qui est un champ délimité. L'ensemble des *agri* constitue le *campus*. Tant pis pour Kant qui estimait le latin pauvre par rapport à l'allemand <sup>118</sup>, car il faut aussi distinguer du *campus* – et donc du *ager* et du *pagus* – le *hortus* qui est fondamentalement un champ de fruits, de plantes légumineuses ou éventuellement médicamenteuses. Le *paganus* est alors celui qui défrichait le *pagus*, et qui, dans cet effort de domination pour obtenir qu'il devienne un *campus*, entreprenait éventuellement, et même souvent, une relation d'autant plus magique que rationnelle avec la terre, la mère nourricière. Il lui attribuait des puissances qu'elle n'avait peut-être pas, il divinisait certains de ses éléments <sup>119</sup>.

---

<sup>116</sup> Cf. Jean Delumeau et Sabine Melchior-Bonnet, *Des religions et des hommes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997, p. 91 et 107.

<sup>117</sup> Cf. M. Meslin, « L'Église antique », dans J. Loew et M. Meslin (sous la direction de), *Histoire de l'Église par elle-même*, p. 114.

<sup>118</sup> Cf. Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, chapitre II de la première partie, Paris, J. Vrin, 1965, p. 73.

<sup>119</sup> Ce qui ne veut absolument pas dire que les villes étaient exemptes des pratiques païennes. L'historien Pierre Pierrard (cf. *Histoire de l'Église catholique*, Paris, Desclée, 1972, p. 46) nous met en garde contre une approche aussi partielle. C'est comme s'il nous invitait à ne pas perpétuer l'hypocrisie qui prétend circonscrire à la campagne les pratiques du vodou, alors que la campagne anti-superstitieuse de 1942 montre combien nos villes en sont infestées. Tant que les activités de la campagne anti-superstitieuse se cantonnaient dans l'arrière pays, personne n'osait protester avec véhémence. Ce ne fut que lorsque l'Église s'apprêtait à attaquer Port-au-Prince que l'agressivité en vint à son comble. Le 22 novembre 1942, soit deux ans après l'ouverture de la campagne dans le pays (Cf. Mgr J. Le Gouaze, « Grave incident à Delmas », *La Phalange*, no 71 [lundi 23 février 1942], p. 1), des coups de feu se firent entendre à l'intérieur de l'église à Delmas alors que le père Augustin inaugurerait la semaine de l'offensive sur Port-au-Prince. Cent trent-huit douilles vides ont été ramassées. Quelques mois après (cf. G. Corvington, *Port-au-Prince au cours des ans. La ville contemporaine*, p. 248), le 8 mars 1942, des salves de coups de feu se firent entendre simultanément dans quatre chapelles de la capitale, à la messe de quatre heures du matin. L'opposition continua à travers les radios, les revues et journaux de la capitale au point que l'Église dut capituler.

Du point de vue historique, les relations de type magique, animiste, les plus anciennes que l'on puisse signaler remontent à la fin du néolithique avec les Sumériens et les Égyptiens. Ces derniers, comme les Grecs et les Romains d'ailleurs, croyaient en des divinités qui renvoyaient à la flore et à la faune. Les Celtes aussi étaient animistes. Ils vénéraient les pierres, les arbres, les eaux et le soleil. Le christianisme a toujours combattu ces cultes telluriques et a toujours affirmé la transcendance de Dieu par rapport au cosmos. Il a désacralisé la nature en invitant l'homme à se tourner vers le Dieu de Jésus Christ. Lorsque prirent fin, vers le quatrième siècle, les vagues de persécutions romaines et que l'Église fut reconnue officiellement dans l'empire avec la conversion de Constantin, des campagnes massives d'évangélisation furent organisées dans les villes et un peu plus tard dans les campagnes. Les croyances aux forces de la nature furent combattues. L'historien Pierre Pierrard rappelle que « les récits hagiographiques abondent en bois sacrés coupés, en temples incendiés, en statues de dieux renversées »<sup>120</sup>. Autant de témoignages de pratiques pastorales qui montrent que la religion chrétienne se distingue nettement des religions naturelles et païennes<sup>121</sup>. Elle n'est attachée ni à une terre, ni à un temple matériel, ni à un lieu. Son essence, sa vérité, est au-delà des fétiches et de tout comportement fétichiste. Tout se joue sur le kérygme : bonne nouvelle du mystère de la Mort-Résurrection d'un homme historiquement situé sous Ponce Pilate ouvrant un horizon de réalisation définitive pour tout homme et donnant sa juste valeur au labour solidaire de ses frères.

### **Conclusion**

Le roman de Jacques Roumain a permis à Michel Serres de faire justice à la culture humaine, entendons culture sans parti pris, sans exclusive, sans schizophrénie. Même plus : il invite l'homme à se regarder, à rester qui il est et à ne pas se prendre pour Dieu. L'homme doit-il radicalement se détourner du ciel et conquérir ce qu'il lui refuse? Ce n'est pas sûr. Ce qui est certain, ce qui est humain, c'est qu'il doit s'organiser pour bien gérer ce qui lui est

---

<sup>120</sup> P. Pierrard, *Histoire de l'Église catholique*, p. 47.

<sup>121</sup> Cf. Léonce de Grandmaison, « L'étude des religions », dans Joseph Huby, *Christus. Manuel d'histoire des religions*, Paris, Beauchesne, 1912, p. 22.

donné. Cette gestion exige son engagement. Il réclame son sens de la responsabilité, son ingéniosité. À la fin des fins, qu'est-ce que l'homme peut conquérir s'il ne lui était pas donné?

Question alors à Jacques Roumain : comment ferait Manuel si l'eau n'avait pas été un jour déposée dans la nappe phréatique?

Question aux rationalistes de tout bord : comment feraient ceux qui bombardent les nuages pour qu'il pleuve si les nuages n'existaient pas, si la matière première dont les inventeurs se servent pour confectionner et lancer leurs capsules iodées n'existaient pas?

Certes, nous sommes, en Occident, à l'ère des produits de synthèse. Nous avons la capacité de produire des tissus, des médicaments... synthétiques. Nous pouvons toujours inventer ce que nous refuse la nature. Mais que ferions-nous si les éléments à partir desquels les produits de synthèse sont réalisés n'existaient absolument pas?

S'impose alors une réflexion sur notre propension à la consommation débridée, à la culture du « jetable », au gaspillage. Pouvons-nous continuer d'user et d'abuser des ressources de la planète avec cette même avidité, et avec la conscience tranquillement endormie?

Toute conquête, toute invention de l'homme est une trouvaille. Toute création humaine est une *transformation*. À Dieu seul il appartient de créer de façon radicale. De faire du neuf.

*Tout compte fait, Gouverneurs de la rosée échappe à l'emprise idéologique de Jacques Roumain. Il échappe à l'emprise de toute raison raisonnante qui refuserait de s'ouvrir au mystère.*

### **Bibliographie**

Michel Serres, *Hermès III : La traduction*, « Critique », Paris, Les éditions de Minuit, 1974.

Jacques Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, Port-au-Prince, Fardin, 2003 (1944).

P. Jorel François, op

---



Jacques Roumain (1907-1944)  
Photo prise vers 1942,  
affichée sur différentes pages en-ligne